

AU-DELA DE NOS FRONTIÈRES



Collège Joffre de Rivesaltes 2020-2021

Sommaire

- p 2 : Photo de famille
- p 4 : Attaque du village
- p 6 : Dans le camion
- p 8 : Sur le char
- p 10 : Le troupeau de moutons
- p 12 : Sur le bateau
- p 14 : Sur la plage
- p 16 : Le voyage
- p 18 : Maison close
- p 20 : Dans la cellule
- p 22 : Sur le pont
- p 24 : Lettre d'adieu
- p 28 : Le making-of
- p 39 : La classe

AU-DELA DE NOS FRONTIÈRES

Je m'appelle Sofiane. Je suis né dans un petit village d'Irak, aux environs de Bagdad. Je vivais avec ma famille dans notre ferme. Mon père était éleveur de moutons, ma mère couturière, et ma soeur Mélissa âgée de quatorze ans aidait ma mère dans son travail. Moi j'avais le droit d'aller à l'école.



Un soir, sur le chemin du retour, j'ai vu une fumée noire au loin. Elle provenait de mon village. Je me suis mis à courir. Ma soeur venait à ma rencontre, affolée, hystérique, elle hurlait que le village avait été attaqué et pillé. Je suis allé dans les hauteurs qui surplombaient le village pour observer ce qui se passait sans me faire repérer. Il y avait du feu partout, tous les villageois étaient à genoux devant des hommes cagoulés et armés qui ont commencé à les abattre les uns après les autres. Mes parents faisaient partie des victimes de ce massacre ... Je m'enfuis avec Mélissa vers la ville de Ramadi ; c'était à plus de vingt heures à pieds. Nous étions si apeurés et attristés par la mort de nos parents...

Mélissa portait un sac ; ce sac, c'est mon père qui l'avait préparé il y avait de cela plusieurs mois. Il disait que si le village venait à subir une attaque, il fallait prendre ce sac avant de fuir. Il contenait des objets de survie : couteau, papiers d'identité, un peu d'argent ... Nous avions les fournitures nécessaires pour nous en sortir ; et aussi, au fond du sac se trouvait mon vieil ours en peluche et une photo de ma famille. Je me suis mis à pleurer en voyant mes parents, heureux, et nous dans leur bras ...



Nous avons marché durant des heures. Au petit matin, nous avons fini par rejoindre le bord d'une route où un camion était en train de charger des légumes ; nous avons profité d'un moment d'inattention du chauffeur pour grimper dans la remorque et nous cacher derrière des cagettes. Mais nous n'étions pas seuls ; d'autres réfugiés étaient là et nous ont fait signe de nous taire. Le camion a démarré, et je me suis assoupi.

Quand j'ai ouvert les yeux, je me trouvais toujours dans le camion. Ma soeur à côté de moi, et tous ces gens fuyant la guerre. Je revoyais les images terrifiantes de mon village massacré : il ne restait que des ruines, la fumée, l'horreur... Et mes parents ? J'étais anéanti par le chagrin. Papa nous avait dit un jour que si on devait s'enfuir, il fallait partir vers les pays riches à l'ouest.

Il nous fallait quitter l'Irak, traverser la Syrie, et rejoindre Beyrouth au Liban. La plus grande partie du trajet devait se faire dans le désert. C'était très risqué car il y avait beaucoup de zones de conflits.

Le camion s'approchait de Ramadi. Dès qu'il s'est arrêté, les gens ont sauté et pris la fuite ; nous avons fait de même et les avons suivis. Ils se dirigeaient eux aussi vers la côte pour trouver un bateau qui les amènerait en Europe. Notre oncle habitait en France. Nous avons décidé de faire le voyage avec eux. Nous avons mis en commun notre argent pour nous rendre à Damas en camion, car la route était dangereuse en raison des embuscades, des trafics d'organes et autres crimes ; le camion était la meilleure solution. Mais le chauffeur ne voulait pas utiliser la grande route qui traverse le désert et mène directement à Damas car il disait que la frontière était infranchissable et que l'on ne traverserait jamais le désert vivants. Il a donc décidé de longer le fleuve Euphrate jusqu'à la gare d'Al Qaim. Nous n'avions pas d'autre choix que de le laisser faire. Très fatigué, je me suis endormi. A mon réveil, la chaleur était intense. Le camion s'est arrêté à proximité d'Al Qaim, devant l'Euphrate. Le chauffeur ne voulait pas aller plus loin. Nous sommes descendus. La frontière syrienne était à quelques kilomètres.



Un passeur accepta de nous faire traverser la frontière en remontant le fleuve jusqu'à Abou Kamal ; mais cela nous coûta presque tout notre argent. Le voyage se fit discrètement et rapidement. Nous étions à présent en Syrie, pays pas moins apaisé que le nôtre. Il nous fallait trouver un moyen de nous rendre à Damas, à sept heures de route d'Abou Kamal. C'était la misère tout autour de nous ; personne ne pouvait nous venir en aide puisque tout le monde cherchait du secours. Nous avons repéré des camions chargés de gens en détresse ; nous étions nombreux à vouloir rejoindre Damas. On s'est entassés à l'arrière d'un des véhicules en espérant que personne ne nous empêcherait de partir. Et à nouveau, le camion a pris la route, mais cette fois-ci je ne me suis pas assoupi car les douleurs de la faim me tiraillaient. Le voyage fut long, interminable.

A l'approche de Damas nous sommes descendus car il y avait beaucoup de soldats qui surveillaient la route. C'est ainsi que nous avons perdu de vue nos compagnons de voyage. Mélissa et moi nous nous sommes cachés à la vue d'un groupe de chars d'assaut qui défilait devant nous ; mais nous avons réussi à grimper sur le dernier char car il entrait dans Damas.

Cela faisait plusieurs jours que nous étions en fuite et nous n'avions plus rien à manger. Nous avons volé de la nourriture sur l'étal d'un marché et des policiers nous ont poursuivis dans la ville ; nous avons réussi à les semer dans une petite ruelle étroite, très sombre et calme. On s'est reposé, et on a réfléchi à la suite. Il fallait prendre un bateau à Beyrouth. Il y en avait pour plus d'une journée de marche. On n'avait pas le choix. Quand la situation nous a paru plus calme, nous avons entamé notre voyage à pied jusqu'au Liban.



On a fait du stop ; et des personnes ont accepté de nous emmener jusqu'à la frontière libanaise ; elles nous ont déposé à une stationservice, non loin d'une forêt. La nuit tombait et un troupeau de moutons est passé près de nous. On connaissait bien ces bêtes-là ; notre père était berger. On s'est dissimulés au milieu du troupeau et on a suivi son itinéraire. Il n'y a pas de frontière chez les moutons ! C'est ainsi qu'on a pu entrer au Liban sans se faire remarquer. Et on a marché toute la nuit vers Beyrouth.

C'était une très grande ville, même si elle était bien plus petite que Bagdad. On se sentait moins en danger à Beyrouth. Et sans doute aurions-nous dû nous arrêter là. Mais on n'avait qu'une idée en tête : retrouver notre oncle en France.

Dans Beyrouth, nous avons cherché le port, car nous voulions prendre un bateau pour aller en Europe. Nous avons alors retrouvé des réfugiés d'Irak avec qui nous avions fait un bout de chemin à Ramadi. Etranges retrouvailles, mais nous étions soulagés de revoir des visages familiers.

Nous avons rencontré un homme qui pouvait nous faire aller en Italie. Mais nous avons été obligés de le laisser nous fouiller et prendre tout ce qui nous restait, même ce que nous avions caché dans les doublures de nos vestes. Nous n'avions plus d'argent et ceux qui voyageaient avec nous, non plus. Cela ne suffisait pas pour payer notre « billet » vers l'Europe. L'homme a alors accepté de nous faire passer en échange de plusieurs services de ma soeur ... J'étais très en colère, enragé ! Je sentais la haine en moi. Je ne pouvais pas supporter de savoir que Mélissa avait été aussi humiliée.



A bord du bateau, nous étions tellement à l'étroit ! On était beaucoup trop nombreux. J'observais Mélissa ; elle restait très silencieuse. J'ai alors sorti mon ours en peluche du sac pour la réconforter. Elle l'a pris tout contre elle et s'est mise à pleurer, toujours en silence.

Notre voyage s'est passé dans de très mauvaises conditions. Nous devions rester entassés durant des jours entiers. Nous pouvions à peine bouger. Nous étions obligés de faire nos besoins sur nous-mêmes ; certains passagers sont tombés malades ; ils vomissaient. La chaleur du soleil nous assommait. Certains d'entre nous ont perdu la vie ; et nous devions jeter les corps à l'eau.

Au bout d'un certain temps la mer a commencé à s'agiter ; les vagues s'enchaînaient. Tout à coup, dans un brusque ballotement, j'ai fait tomber ma peluche à la mer. J'étais si triste ; ce souvenir de mon enfance était ce qui pouvait encore me rattacher à mes parents...



Nous commençons à apercevoir les premières côtes d'Europe, quand notre bateau chavira.

Nous avons échoué sur une terre déserte avec plusieurs autres rescapés. Il nous fallait trouver au plus vite de la nourriture. Nous avons aussi découvert une rivière et nous nous sommes lavés. Puis nous n'avons pas perdu de temps. Nous sommes retournés sur la plage. Notre barque était délabrée ; nous avons mis toute l'énergie qui nous restait pour la réparer. Puis nous sommes repartis en direction de l'Europe.

Le voyage a duré encore plusieurs jours et nous étions à bout de forces ; à nouveau notre bateau a fait naufrage ; mais j'ai perdu connaissance. Quand j'ai retrouvé mes esprits, j'ai entendu des rires d'enfants, des voix qui semblaient discuter tranquillement ; je ne comprenais pas la langue de ces personnes. J'ai ouvert les yeux, ma sœur était allongée non loin de moi. On était sur une plage et les personnes présentes étaient en maillot de bain, les enfants jouaient au ballon ; il y avait des parasols ... Tout le monde nous pointait du doigt. On nous regardait comme si on était des déchets.

Certains téléphonaient ; peut-être appelaient-ils les secours ? Mais non, c'est plutôt la police qui est arrivée, avec sirènes et gyrophares. Comprenant ce qui était en train de se passer, avec les autres réfugiés, nous avons pris la fuite. Quand la police est arrivée sur place, il n'y avait plus aucun naufragé à part quelques cadavres. On ne parlait pas la langue de ce pays ; on était perdus et on ne savait pas quoi faire. Nous avons erré dans les rues, sans nous faire repérer.

Et puis, j'ai vu un papier par terre ; c'était de l'argent ; j'ai lu sur le billet dix euros ; c'était de la monnaie européenne ; on était bien en Europe ! Avec cette petite somme, on a pu s'acheter de quoi manger.

Mélissa et moi réfléchissions à ce qu'il nous fallait faire : rejoindre notre oncle en France. On s'est alors un peu laissé aller à notre imagination et on s'est mis à rêver de notre vie en France, du soulagement de retrouver notre oncle ; et enfin d'avoir une vie paisible.

Pour le moment, on ne savait pas où on était. Certainement en Italie. Mais qui pourrait nous venir en aide ?



Je m'appelle Mélissa, je suis la soeur aînée de Sofiane. Je vais vous raconter la suite de notre histoire. Dans mon pays, je ne suis pas allée longtemps à l'école. Sofiane sait mieux lire et écrire que moi. Nous voilà en Europe et mon frère pense que nous sommes en Italie. Nous avons traversé des montagnes, des villes, la mer ... J'ai dû payer de ma personne pour arriver ici.

Et nous sommes là, assis, à rêver de notre vie en France car nous venons de trouver un peu d'argent et ça nous fait du bien d'avoir pu manger.

Mais on a eu un moment d'inattention et on n'a pas vu que des hommes se sont approchés de nous. Ils nous parlent mais on ne les comprend pas. Sofiane essaie de leur demander en anglais où nous sommes et ils répondent : « En Espagne ». Nous sommes très étonnés : on aurait dû arriver en Italie. Mais l'Espagne c'est tout aussi bien ; du moins, c'est ce qu'on croyait. Ces hommes nous ont proposé de nous aider. Et, un peu trop naïfs, nous les avons suivis. On est monté dans un fourgon et ils nous ont emmenés dans une immense maison remplie d'enfants. On entendait des hurlements qui résonnaient. J'ai commencé à comprendre qu'on était tombé dans un piège. Les hommes nous serraient de près et nous ont conduit dans une pièce avec une paille au sol en guise de lit et une vieille couverture sale. Ils nous ont enfermés et nous sommes restés, là, sous le choc de ce qui était en train de nous arriver. J'ai dit à Sofiane qu'ils allaient faire de nous leurs esclaves. Il n'a rien répondu car il savait qu'on était certainement tombé sur des criminels. On essayait de trouver une issue mais la pièce n'avait pas de fenêtre. On entendait à travers la porte des hurlements de douleurs. « Tu crois qu'ils vont nous torturer ? », m'a demandé Sofiane. Je n'avais aucune réponse à lui apporter. Comment pouvais-je savoir de quelle manière étaient traités les étrangers en Europe ?



La lucarne de la porte s'est alors ouverte et on nous a apporté un morceau de pain et de l'eau sale. Totalement découragés et exténués, on s'est allongés sur la paille, et on a fini par s'endormir, blottis l'un contre l'autre. Durant la nuit, quelqu'un est venu me sortir de la pièce ; quand j'ai ouvert les yeux, j'étais dans les bras d'un de nos ravisseurs. Il m'a emmené dans une grande pièce éclairée et chauffée, où de nombreuses jeunes filles dévêtues se maquillaient et discutaient. Il a parlé à celle qui semblait la plus âgée du groupe. Il m'a donné l'ordre en anglais de m'asseoir sur une chaise et d'obéir à ce qu'on allait me dire de faire. Puis il est parti. La jeune femme avait l'air gentille. Elle m'a prise par la main et m'a emmenée dans une salle de bains où j'ai pu prendre une douche chaude. Comme cela m'a fait du bien ! Quand j'ai rejoint les autres filles, on m'a demandé de porter une robe rouge en soie. Je n'avais jamais porté ce genre de vêtement ; mais j'ai obéi parce que j'avais peur. Ensuite, une fille s'est approchée de moi pour me maquiller et une autre pour me coiffer. Je ne savais pas comment leur dire que dans mon pays, les filles ne font pas cela. Se maquiller ou s'habiller avec si peu de tissu. Je ressemblai à une femme. Je ne me reconnaissais pas dans le miroir. On m'a ensuite amené dans une chambre aux lumières tamisées avec un grand lit. Et on m'a laissée seule. Je me suis assise au bord du lit et j'ai attendu dans un silence paralysant. Et puis, un homme est entré ; je ne le connaissais pas. Il m'a dit quelques mots mais je n'ai pas compris. J'ai alors repensé au passeur de Beyrouth. Et j'ai compris, avant que l'homme ne se jette sur moi, que j'avais été kidnappée pour devenir une esclave sexuelle.

Ma vie a basculé dans l'horreur le jour où mon village a été pris d'assaut par les rebelles. J'aurai dû mourir auprès de mes parents. Je crois que tout ce que j'ai vécu depuis ce massacre est pire que la mort. L'homme est reparti, me laissant meurtrie au plus profond de mon être.



La jeune femme est revenue me chercher. J'ai alors réagi avec une extrême violence. Je l'ai frappée, j'ai hurlé ; les autres filles sont arrivées en courant et elles ont essayé de nous séparer. Une fille s'est alors approchée de moi et m'a parlé dans ma langue, en arabe. Elle m'a expliqué qu'elles étaient toutes dans la même situation que moi. Et qu'il fallait être patiente car un jour on serait relâchées et on nous donnerait des papiers pour circuler librement en Europe. On pourrait même aller vivre à Dubaï, être riche, vivre dans les plus beaux palaces, s'acheter tout ce que l'on voudrait, avoir une vie de luxe, oublier la guerre et recommencer notre vie à zéro. Dubaï ? Une vie de luxe ? Je n'en croyais pas un mot. Ils allaient tirer profit de moi jusqu'à m'anéantir. Je ne voulais pas être une prostituée. Et Sofiane ?

Qu'allaient-ils faire de lui ? J'ai demandé à retourner auprès de mon frère. Ce n'était pas possible. Je ne me calmais pas. Je criais, je hurlais, je vociférais. Non, pas moyen de revoir Sofiane. On m'a emmené de force à nouveau dans une chambre. Et l'enfer a recommencé. Cela a duré des nuits et des nuits. Jusqu'à ce que je finisse par renoncer.

Un jour, on m'a autorisé à voir Sofiane. Il était toujours allongé sur la même paille, très pâle, il arrivait à peine à parler. Quand il m'a vue, il s'est redressé mais trop affaibli, il est retombé sur ce qui lui servait de lit. Je l'ai pris dans mes bras. Il était brûlant de fièvre. J'ai constaté que son corps était recouvert d'un grand bandage. Il m'a expliqué qu'ils lui avaient fait mal, horriblement mal. Ils avaient ouvert son corps ... ils lui avaient volé un rein. C'était aussi des trafiquants d'organes. Totalement démunie, je n'avais aucun moyen de le soigner, de le sauver, de le sortir de cet endroit abominable. On m'a laissée à ses côtés. Les jours ont passé et Sofiane ne guérissait pas. Son état s'aggravait. J'étais terrorisée car je comprenais qu'il ne pourrait pas survivre à sa blessure. Un matin, Sofiane ne s'est pas réveillé ; il était mort, dans mes bras.



Plus rien alors ne m'attachait à la vie. Comme si l'on avait neutralisé mes émotions, je me retrouvais à la merci de ces malfaiteurs qui ont abusé de moi durant des semaines. Je n'avais plus aucun projet, je n'avais plus d'avenir. Je voulais simplement que ce supplice prenne fin.

Au bout de quelques mois, un matin, je ne sais pas ce qui a provoqué le manque de vigilance de mes gardiens, mais j'ai réussi à m'échapper de cette maison. J'ai couru durant des heures, ne sachant pas du tout où je me trouvais. Je ne parlais pas l'espagnol et je n'avais plus envie de me battre. Un panneau indiquait « Tarragone ». Je ne savais pas où cela se situait. Je ne comprenais toujours pas comment je m'étais retrouvée en Espagne au lieu de la Turquie, de la Grèce ou de l'Italie qui auraient dû être les pays de mon trajet. J'avais écrit une lettre à mon oncle, que j'avais glissée dans une de mes poches. Comment la lui faire parvenir ? Est-ce que c'était si important après tout, qu'il la reçoive ? Je marchais d'un pas lent sur un chemin de terre, en pleine nature et je me suis retrouvée au début d'un vieux pont. Il avait l'air vraiment très ancien. Il y avait un panneau : « El pont del diable ». Il était très haut. Je m'avançais sur ce pont et me suis mise à regarder en bas. L'appel du vide. J'ai ressenti un éveil en moi, comme un puissant sentiment de liberté absolue. J'ai respiré profondément et j'ai eu l'impression que je pouvais m'envoler. Sofiane, Papa, Maman, j'arrive ; attendez-moi ...



Le corps d'une jeune fille a été retrouvé sans vie au bas de l'aqueduc de Tarragone que l'on appelle « Le pont du Diable ».

Aucun élément ne permet d'identifier la victime. Elle portait sur elle une lettre d'adieu écrite en arabe adressée à son oncle vivant en France dont le contenu est révélé au public pour permettre à sa famille de la reconnaître ; une photo de famille était jointe à cette lettre. Les enquêteurs sont convaincus qu'il s'agit d'une enfant immigrée qui a dû arriver sur la Costa Dorada par bateau. Ils privilégient la piste du trafic sexuel, crime organisé tristement célèbre dans notre région. Les associations humanitaires dénoncent l'indifférence des autorités face aux arrivées en masse des réfugiés pour qui aucun accueil n'est prévu.

« Mon cher oncle,

C'est chez toi que Sofiane et moi voulions nous réfugier. Mais nous n'avons jamais trouvé le chemin de ta maison. Je croyais que l'être humain était capable de bonté et de courage. Je n'ai vu sur mon parcours que lâcheté et cruauté. Je n'ai plus de raison de continuer à vivre. Sofiane est parti rejoindre Papa et Maman. Et tous les trois m'attendent pour qu'on puisse à nouveau être réunis. Ne t'inquiète pas pour nous. Là où nous sommes, plus rien ne peut nous arriver.

Ta nièce, Mélissa. »





D EUIL
E XODE
S OUFFRANCE
E XIL
S UICIDE
P ERDU
O UBLIÉS
I RRESPECT
R ÉFUGIÉS

Le making-of



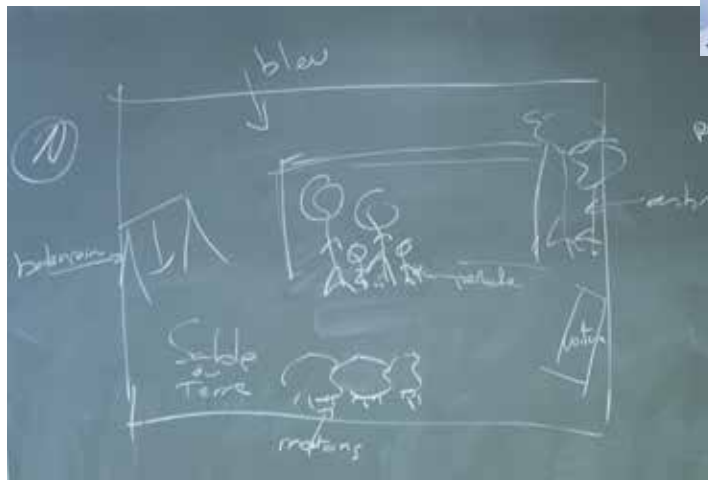
Début du projet avec
l'étude de l'appareil photo
(la chambre photographique)



Découverte de la technique
avec la boîte noire



Après écriture du texte avec le professeur de français, les images sont imaginées et schématisées afin de comprendre la position des personnages et les décors nécessaires.





Enfin les élèves incarnent les personnages pour ensuite en découper les images et réaliser des figurines.



Les scènes sont ensuite construites avec des objets détournés et les figurines y sont placées. La photo est alors réalisée.









Préparation de la maquette du livre.



عمي العزيز

أنا وسفيان أردنا أن نلجأ إليك . لكننا
لم نجد الطريق إلى منزلك أبداً . كنت
أعتقد أن الأسرار كان قادراً على اللطف
والتشجيع التي رأيتها فقط في رحلاتي
الشراء والقسوة . ليس لدي أي سبب للاستمرار
في العيش . ذهب سفيان للتصمام إلى والدتي
وأبي . وجميع الثلاثة ينتظرونني حتى يتمكنوا
من لم شملنا مرة أخرى . لا تفلق علينا ،
حيث نحن ، لا شيء يمكن أن يحدث لنا بعد الآن



Les 401



Création des élèves de la classe de 4^é accompagnés par leur professeur de français Aurore Mancini dans le cadre du PDEAC (Plan Départemental d'éducation artistique et culturelle) du département des Pyrénées orientales :

Nour	Manon
Ci-habib	Marvin
Celya	Thomas
Romain	Abel
Eileen	Jordi
Técla	Enzo
Ethan	Matéo
Rubben	Cyrielle
Laura	Jamys
Emma	Stella
Amaryllis	Wahel
Léo	

Merci à Madame Mancini de nous avoir permis de réaliser ce projet.

Merci à Claude Belime pour sa gentillesse et sa patience.

Merci à Monsieur Mothu et à Agnès Sajaloli d'avoir permis la rencontre avec Claude Belime.

Merci à Madame Roque du Conseil Départemental et à son équipe, d'être venus nous encourager.

AU-DELA DE NOS FRONTIÈRES

Sofiane et Mélissa mènent une vie paisible dans la ferme familiale, près de Bagdad. Ils sont très heureux, jusqu'au jour où tout bascule.

Que feriez-vous si, du jour au lendemain vous perdiez tout ?

Découvrez le récit palpitant de ces deux adolescents à travers le Moyen-Orient, et leur arrivée en Europe.

